

A Ferdinand François

Paris 23 janvier 1844

Mon bon François, je m'y prends bien tard pour vous écrire, et je voudrais que pour *cause de départ*, c'est-à-dire de retour vers nous, vous ne reçussiez pas cette lettre. J'ai toujours été dans mon lit, ou à peu près depuis que je ne vous ai vu. Une grippe furieuse avec des sueurs, une grande faiblesse, des migraines, l'esprit bon à rien, et la patience souvent découragée. Maintenant je me traîne jusque chez les Marliani pour dîner, pour rire un peu avec Enrico, et pour subir le lorgnon fascinateur de Pététin. Tout cela n'est pas bien amusant, mais vaut mieux que de *tressuer* la fièvre et la maladie comme dit Rabelais.

Chopin a été bien sérieusement malade pendant deux jours. Il guérit aussi vite qu'il tombe, le voilà dans son train ordinaire de *souffroteries*, ayant oublié, je pense, son petit accès de jalousie contre vous. C'était une maladie du moment, en attendant une autre. Si cela ne le faisait pas souffrir, cela me ferait rire, à présent que je me sens si loin de tous les orages de la passion personnelle. Ô folle jeunesse qui est derrière moi ! Que de temps perdu à ces vaines agitations et à ces vaines recherches d'une ivresse ou d'un repos qui toujours nous fuient en se moquant de nous ! Le travail, le détachement de soi-même, la passion de l'humanité, voilà nos bâtons de vieillesse. Faisons-les donc aussi solides que des barres de fer, ces appuis sans lesquels nous n'existerions plus que comme des spectres s'agitant sans but et sans fruit dans les chemins déjà inutilement parcourus. Et si nous faisons quelques fois un rêve de bonheur, plaçons-le dans l'autre vie, dans le monde paradisiaque que nous avons bâti sans nous gêner au coin du feu de Nohant !